Le XVIII^{e} siècle :

moment d'une renaissance de l'éclectisme philosophique

Gilles Barroux

Universite Paris-VIII
« ANR-PHILOMED »

Résumé : Courant de pensée récurrent dans l'histoire de la philosophie, l'éclectisme connaît une résurgence au XVIII^{e} siècle. Quelle en est son originalité ? Force est de constater, lorsqu'on veut en dresser le tableau, qu'il n'existe pas « un » éclectisme mais une pluralité, sujette à autant de lectures possibles. Plusieurs notions aussi caractéristiques de cette période gravitent autour de l'éclectisme, à l'exemple de la bigarrure ou encore du cosmopolitisme. Plusieurs lieux expriment et favorisent un esprit éclectique, comme la bibliothèque décrite par Formey. Plusieurs textes présentent cette disposition de l'esprit comme la seule philosophie raisonnable, à l'instar du célèbre article de Diderot dans l'*Encyclopédie*, véritable manifeste de l'éclectisme. Difficile à circonscrire, l'éclectisme au XVIII^{e} siècle constitue pourtant une grille de lecture pertinente des enjeux et des tensions philosophiques propres à cette époque.

Mots-clés : eclectisme, bibliotheque, Diderot, cosmopolitisme, bigarrure

Abstract : Recurring in the history of philosophy from Antiquity to the 19$^{\text{th}}$ century, eclecticism undergoes a resurgence in the 18$^{\text{th}}$-century. How are we to understand its originality at that time ? Behind "the" eclectism, there is a plurality of kinds, giving rise to so many possible readings : several notions that are characteristic of this period are at stake in eclecticism, like "bigarrure" or cosmopolitanism ; several sites express and promote an eclectic spirit, such as the library described by the scientist Formey ; and several texts present eclecticism as the only reasonable philosophy, like the famous article of Diderot in the *Encyclopedia*, which itself is a genine manifestation of eclecticism. It is difficult to perfectly define eclecticism, but it nevertheless provides an interesting point of view for looking at the conflicts characteristic of the eighteenth-century.

1 Introduction : quel tableau de l'éclectisme au XVIII^e siècle ?

1.1 Un éclectisme des Lumières

Comparée à l'histoire des différents courants philosophiques, à l'exemple de l'empirisme ou encore du scepticisme, celle de l'éclectisme reste bien souvent une énigme. Son origine remonte à l'Antiquité et, plus particulièrement, à l'École d'Alexandrie. Mais les noms de ses initiateurs restent généralement entourés d'une auréole de mystère : Potamon qui serait le fondateur de l'école éclectique (autour du I^er siècle, Alexandrie), Archigène d'Apamée qui vivait également au I^er siècle de notre ère, Ammonius Saccas, au II^e siècle, et qui eut pour disciple un certain Plotin ... Que sait-on d'eux ? En quoi étaient-ils authentiquement éclectiques et, de plus, qu'est-ce qu'un éclectisme authentique ? Les études consacrées à ces personnages, à travers les siècles, ne contribuent guère à lever le voile et, parfois contradictoires dans leurs versions respectives, entretiennent d'autant l'ambiguïté sur ces différentes évocations. La mention même d'une « secte des éclectique », comme on la rencontre dans les dictionnaires ou les ouvrages d'histoire de la philosophie et de la médecine [1], relève d'une certaine forme d'oxymore car, comme l'énonce Diderot : être éclectique ne consiste-t-il pas justement à n'embrasser aucune secte ? À n'être le disciple d'aucune école ? Plutôt que d'évoquer « l'éclectisme » – hypostase qui convient bien mal à ce qui s'apparente à une pluralité de pensées, à un ensemble de démarches qui visent le multiple bien autrement que l'Un – la prudence veut que l'on s'intéresse à une histoire des éclectismes, un univers composé, à l'origine, de singularités plutôt que d'écoles. Une telle histoire ne peut être que discontinue, fragmentée, teintée d'indétermination. Et cette indétermination qui imprègne l'éclectisme au travers de l'histoire de ses développements n'a cessé de questionner, de fasciner et de suggérer autant de vocations, dont l'une des plus célèbres est sans conteste celle de Diderot, lequel ose réinventer un éclectisme propre aux Lumières. C'est qu'en effet il s'agit bien d'une audace dont l'initiateur de l'*Encyclopédie* est coutumier, en s'appropriant l'histoire d'un phénomène, d'un personnage, d'un ensemble d'expériences pour les refondre dans un récit dont le caractère de véracité peut se trouver, à quelques reprises, inversement proportionnel à l'intention philosophique qui guide cette reconstitution. C'est justement cette période de l'histoire qui est choisie ici pour questionner les motivations d'une célébration mais aussi d'une critique souvent sévère de cette démarche philosophique. Si cheminer au milieu des Lumières peut nous faire découvrir différentes démarches de nature éclectique, une telle forme de pensée peut apporter un éclairage parfois éloigné des sentiers battus dans la mesure où, rarement, c'est par l'éclectisme qu'on présente cette période devenue si emblématique de l'histoire des idées. Si les Lumières sont le moment d'une renaissance de l'éclectisme, ce dernier constitue un élément catalyseur d'une dynamique de circulation des savoirs, dynamique qui participe pleinement de l'identité de cette période.

1. Comme pour d'autres courants de pensée (empiristes, dogmatiques...), l'éclectisme concerne tout autant l'univers des philosophes que celui des médecins durant l'Antiquité. Cela renvoie à l'étroite concomitance qui caractérise les développements des écoles de philosophie et de médecine à l'origine.

Pour quelles raisons l'éclectisme connaît-il une renaissance remarquable à l'époque des Lumières ? Que lui-trouve-t-on de si revigorant pour appréhender les savoirs et ouvrir de nouveaux horizons en philosophie ? La consultation des grands protagonistes de l'éclectisme, à l'instar de Diderot, auteur de l'article Eclectisme de l'*Encyclopédie*, paraît à première vue aussi évidente que séduisante pour se faire une idée conséquente des raisons pour lesquelles on se tourne, plutôt se retourne vers cette posture : choisir de ne pas choisir, ne pas être l'homme d'une école, savoir composer avec des antagonismes sans pour autant les brouiller. Rappelons que « éclectique » vient des termes « *eclectica*, c'est-à-dire choisissante » et du verbe *éklego* « j'élis ou je choisis » comme le précise le dictionnaire Panckoucke, au début du XIX^{e} siècle [2] et que, selon Pierre Hadot (*Encyclopédie universalis*), il s'agit d'une « Tendance qui revient périodiquement dans l'histoire de la philosophie occidentale et qui consiste à choisir, dans des écoles ou des systèmes différents, des opinions, regardées par l'éclectique comme vraies au moins partiellement, pour en constituer un corps de doctrine censé représenter la vérité intégrale et la croyance générale de l'humanité ». Une ligne de partage conflictuelle redessine les contours de l'éclectisme au XVIII^{e} siècle : l'honnête homme considère comme un atout de cultiver un certain éclectisme tandis que les productions d'un auteur réputé éclectique sont souvent jugées superficielles aux yeux des critiques. Aussi, être éclectique ou adopter une posture éclectique peut aussi bien être perçu comme une faiblesse du tempérament, une appréhension superficielle des choses qu'une aptitude fondée en raison à s'intéresser à tout sans préjuger

1.2 Les bibliothèques : expressions d'une approche éclectique des savoirs

Parallèlement à cet éclectisme assumé et revendiqué dont il faudra ici rendre raison, une autre forme d'éclectisme mérite d'attirer l'attention : en tant que pratique, en tant que modalité de cheminement parmi les savoirs, à l'exemple de la médecine, telle qu'elle s'exprime sous la forme d'une presse aussi féconde que diversifiée. L'éclectique, loin de les mépriser, prise les livres ; son voyage commence au milieu des rayons, ouvert à toute rencontre fortuite, à la découverte de tel opuscule tombé dans l'oubli. Aussi, pour entrer dans l'univers éclectique qui marque le XVIII^{e} siècle, il existe peut-être une voie royale, en tout cas un accès privilégié : une bibliothèque, mais pas n'importe laquelle. Il faut se rendre à l'invitation d'un savant aux centres d'intérêt multiples, Jean-Henri-Samuel Formey, et écouter ses *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse mais choisie*. Si aujourd'hui l'accès aux livres se dématérialise à grande vitesse, reléguant les bibliothèques personnelles dans un espace de plus en plus réduit, il en allait tout autrement à l'époque des encyclopédistes : se constituer sa bibliothèque, c'était, outre l'affirmation d'un certain statut, imprégner sa marque au sein de la société des savants. Par le choix des ouvrages, l'auteur et l'acteur de sa bibliothèque créé un univers qui en exprime l'identité, son rapport à l'époque. La constitution d'une bibliothèque participe d'un processus authentiquement philosophique : apprendre à se connaître soi-même au travers des choix que l'on effectue, enjeu qui, loin de se trouver cantonné au seul univers des savants, concerne les hommes de goût, curieux du monde. Une telle bibliothèque paraît faire œuvre de modernité : saisir de la manière la plus équilibrée et adéquate le panorama littéraire de son temps, sachant que – restreint

2. *Panckoucke*, Paris, 1815, vol. XI, p. 156.

à quelques rayonnages – le savoir doit être renfermé comme s'il y était contenu tout entier : « rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre » [3], précise Diderot en évoquant ces bibliothèques de papier que sont dictionnaires et encyclopédies et, plus particulièrement, l'*Encyclopédie*. Constituer une bibliothèque de cette nature relève d'un art, et c'est à ce dernier que Formey se consacre en un petit texte : la clé de l'équilibre de cette bibliothèque réside dans sa capacité à respecter un éclectisme sans faille.

Mais démarche et pensée éclectiques au XVIII[e] siècle ne s'arrêtent pas à l'univers des bibliothèques. En une association naturelle avec cette première évocation, la notion même d'éclectisme observe par certaines de ses dimensions – recherche d'une pluralité, désir d'extraire de chaque rencontre autant de connaissances et d'enseignements, souci, en élargissant l'horizon intellectuel, de réduire d'autant l'emprunte des préjugés, prudence ou méfiance envers tout esprit de système – une résonance particulièrement signifiante avec l'encyclopédisme, le premier suscitant en partie le second, et le second motivant le premier. De ce point de vue, il n'est nullement anodin que *l'Encyclopédie* – production emblématique du siècle – soit justement le lieu de cette apologie de l'éclectisme, par l'un de ses principaux fondateurs. Éclectisme et encyclopédisme se nourrissent chacun de la pluralité des connaissances qui ne cessent de s'accumuler, réveillant d'anciens conflits, suscitant de nouvelles interrogations, bousculant bien souvent les frontières présidant à la classification des savoirs.

1.3 Usages de l'éclectisme : sciences et philosophie

L'éclectisme trouve matière à légitimation en tant que démarche philosophique dans un environnement scientifique nourri par une accumulation dynamique d'expériences et d'observations dans des domaines aussi variés que la chimie, la physique, la botanique, ou encore la médecine. La seule consultation du *Journal des sçavans* donne un aperçu du fourmillement des productions scientifiques et produit un sentiment de bigarrure. Et parmi les sciences nécessitant un travail de collection des observations, la littérature médicale offre une série d'exemples significatifs, dans le domaine de la presse – gazettes, journaux et recueils voués au recensement de cas – de la dimension éclectique de l'accumulation et de la présentation des informations, véritable laboratoire pour autant d'hypothèses, de conjectures, de nouvelles interrogations repoussant un peu plus les frontières de la science, à l'échelle d'un espace toujours plus étendu.

Aussi, l'éclectisme qui, sous la forme d'une certaine bigarrure, imprègne les modalités éditoriales d'une restitution de l'état des connaissances, résonne avec une autre notion qui trouve son éclosion au même siècle : le cosmopolitisme, au sens général, ici, d'un effort visant à repenser le monde au-delà de son propre centre. Là où l'éclectique n'est l'homme d'aucune école exclusive, le cosmopolite, citoyen du monde, ne saurait être l'homme d'un seul pays. Ces deux idées – bigarrure et cosmopolitisme – expriment chacune à leur manière une dynamique de décentrement : évoluer dans un savoir où le centre n'est nulle part, où chaque être, chaque objet pris dans sa singularité mérite d'être considéré comme un centre, mais un centre éphémère.

3. vol. V, p. 635

Appréhender la part de l'éclectisme au temps des Lumières, c'est se questionner sur ses usages philosophiques, historiques et scientifiques, en prenant l'exemple central de Diderot : quels enjeux autour des différentes évocations de l'éclectisme ? Il apparaît, à l'aune de cette référence, que l'éclectisme s'impose comme une possibilité de reprendre l'histoire des idées et des pratiques en philosophie. Cette approche trouve une légitimité dans cette symbiose si déterminante qui, dès l'Antiquité, unit philosophes et médecins au sein des différentes écoles, dont celle des éclectiques. Diderot veut agir en éclectique – y parvient-il ? Est-ce tout bonnement possible dans une certaine durée ? – et reconstitue un récit de l'éclectisme susceptible de justifier une conduite éclectique comme position la plus sage à son époque, période marquée par le renouveau des savoirs et de leurs pratiques.

Commençant par évoquer une renaissance de l'éclectisme au XVIII^{e} siècle dans l'univers des livres (1), notre développement en viendra à examiner comment opère au sein des savoirs et des philosophies une sympathie entre les trois notions suivantes : éclectisme, bigarrure et cosmopolitisme (2), pour s'interroger sur les usages historiques, philosophiques et scientifiques de l'éclectisme avec la référence incontournable de Diderot (3).

2 Voyage dans une bibliothèque éclectique au XVIII^{e} siècle

2.1 La bibliothèque : un processus d'appropriation des savoirs

Qu'est-ce qu'une bibliothèque ? C'est, selon l'*Encyclopédie* « un lieu plus ou moins vaste, avec des tablettes ou des armoires où les livres sont rangés sous différentes classes », et en un deuxième sens la « collection même des livres » [4]. Deux termes sont principalement à retenir : classes et collection. Si le premier reste apparemment éloigné de l'idée qu'on peut se faire d'un ensemble éclectique, le second voisine plus facilement avec cette même idée. Les bibliothèques se distinguent, dès les premiers temps, par la pluralité de leurs usages Peuvent être distinguées des bibliothèques par spécialités : botanique, médecine, littérature sacrée, histoire, etc. Il existe des bibliothèques s'imposant comme d'incontournables institutions à l'exemple des bibliothèques royales. L'histoire est marquée par des noms qui rayonnent bien au-delà de l'époque de leur établissement à l'exemple de la bibliothèque d'Alexandrie. Une caractéristique vient s'ajouter à l'évocation des bibliothèques au XVIII^{e} siècle, à l'appui de ce qu'en écrivent les dictionnaires : celle d'un processus d'individualisation exprimé dans le projet de constituer sa propre bibliothèque, devenue ici un bien personnel ; on écrit des « conseils » pour bien constituer « sa » bibliothèque. Avant même de parler d'un processus d'individualisation il y eut des volontés de popularisation des bibliothèques, au sens d'un usage « public » de ces dernières, les faisant sortir d'un sanctuaire réservé à un cercle trop restreint de savants, à l'instar des préconisations de Gabriel Naudé, lui-même qualifié de « bibliothèque vivante » [5], au siècle précédent :

4. Bibliothèque, vol. II, p. 228

5. « Naudé avait mérité le surnom de « bibliothèque vivante » par l'étendue de ses connaissances bibliographiques », Estelle Bœuf, *La bibliothèque parisienne de Gabriel Naudé en 1630, Les lectures d'un* libertin érudit, Droz, Genève, 2007, introduction, p. 7.

> Combien d'estime devons-nous faire de ceux qui n'ont point recherché ces inventions superflues et inutiles pour la plupart [Naudé mentionne avant cet extrait les instruments de guerre de Demetrius, la « façon de camper » de Alexandre le Grand ou encore les pyramides des rois d'Égypte], croyant et jugeant bien qu'il n'y avait aucun moyen plus honnête et assuré pour s'acquérir une grande renommée parmi les peuples, que de dresser de belles et magnifiques Bibliothèques, pour puis après les vouer et consacrer à l'usage du public ? [6]

Ce sont les choix des ouvrages qui confèrent à la bibliothèque son identité et, partant, celle du propriétaire de la bibliothèque. Cette question du choix s'avère particulièrement importante, dans la mesure où l'éclectique est celui qui est en mesure de faire des choix en connaissance de cause, ce dont atteste l'étymologie même [7]. Devrions-nous pour autant épouser une vision aussi radicale que celle de d'Alembert dans l'article Bibliomanie : « J'ai ouï dire à un des plus beaux esprits de ce siècle, qu'il était parvenu à se faire, par un moyen assez singulier, une bibliothèque très choisie, assez nombreuse, et qui pourtant n'occupe pas beaucoup de place. S'il achète, par exemple, un ouvrage en douze volumes, où il n'y ait que six pages qui méritent d'être lues, il sépare ces six pages du reste, et jette l'ouvrage au feu. Cette manière de former une bibliothèque m'accommoderait assez » [8] ?

2.2 Les bibliothèques de Formey

Comment l'éclectique choisit-il sa bibliothèque ? Cette question, le savant Jean-Henri-Samuel Formey y répond dans un opuscule dont quelques éléments de commentaire permettront, au-delà de l'évocation de ce petit ouvrage, d'illustrer de quelle manière s'exprime une démarche éclectique au XVIII^e siècle. Si l'on en croit sa bibliographie, Formey est un homme de bibliothèques, lesquelles réfèrent d'abord à des titres de volumes auxquels ce savant aux Lumières tamisées [9] contribue de nombreuses années entre 1720 et 1750. Il nourrit considérablement par ses articles la *Bibliothèque Germanique ou Histoire littéraire de l'Allemagne, de la Suisse, et des Pays du Nord*, somme destinée à la production littéraire d'Europe de l'est et du nord principalement. Il écrit également pour la *Bibliothèque critique ou mémoire pour servir à l'Histoire Ancienne et Moderne* du marquis d'Argens. Il ne ménage pas non plus ses contributions pour la *Bibliothèque impartiale* à partir de 1750 dont la préface se propose en une résonance éclectique de « parler de tous les ouvrages qui tomberont entre nos mains avec une exacte impartialité, et sans rien donner à ces motifs étrangers et accessoires, qui ont dicté tant d'extraits et de jugements » [10]. Le texte de Formey destiné à bien choisir

6. Gabriel Naudé, *Avis pour dresser une bibliothèque*, 1627, chap. I, On doit être curieux de dresser des bibliothèques et pourquoi, p. 18.

7. Ce que confirme le relevé de définitions proposées par les dictionnaires qui, dans un environnement temporel proche du siècle, mentionnent « éclectisme », à l'exemple du *Dictionnaire de l'Académie* en 1762 : « Il se dit des Philosophes, qui sans adopter de système particulier, choisissent les opinions les plus vraisemblables ».

8. vol. II, p. 228.

9. Formey adopte une distance, du fait de ses convictions religieuses en partie, envers les philosophes de l'époque auxquels il n'hésite pas à s'opposer à plusieurs reprises, qu'il s'agisse de Voltaire sur le déisme, de Rousseau concernant l'*Émile*, ou encore de Diderot, pour lequel, néanmoins, il écrit de nombreux articles destinés à l'*Encyclopédie*.

10. *Bibliothèque impartiale*, pour les mois de janvier et février 1750, préface.

ses livres fait évoluer le terme de « bibliothèque » vers son acception matérielle et individuelle : il s'agit de composer ses propres rayonnages et non pas de participer à un volume collectif, sous la forme d'une « collection » ou d'une « encyclopédie ».

Ce modeste ouvrage commence sous l'autorité de François La Mothe Le Vayer auteur d'une *Lettre sur les moyens de dresser une bibliothèque d'une centaine de livres seulement*[11], texte assez succinct intégralement reproduit et qui entre dans la tradition adoptée par cet auteur consistant à proposer des petits traités en forme de conseils. L'intérêt premier est ici d'éviter au lecteur de se perdre dans une galerie infinie de livres, sans pouvoir effectuer quelque choix éclairé. XVII^{e} et XVIII^{e} siècles connaissent l'essor d'une production de dictionnaires portatifs, d'ouvrages dédiés à des populations recherchant un usage pratique et immédiat, à l'exemple des nombreux dictionnaires de santé à l'attention de ceux qui ne sont pas médecins. La bibliothèque de La Mothe Le Vayer doit contenir le meilleur, le plus significatif et le plus concentré :

> Aussi ai-je toujours cru qu'un homme dans une grande ville, et pleine de gens savants comme celle-ci, ayant recours en de certaines occurrences et nécessités studieuses aux librairies de ses amis, et à beaucoup de bibliothèques, dont l'entrée est toujours assez libre, pouvait avec fort peu de dépense, et par l'achat d'environ une centaine de volumes, se dresser une étude assez fournie pour faire toute sorte de lecture. [12]

Après quoi l'auteur distingue deux types d'ouvrages et de consultations : ceux qui font l'objet d'une étude suivie et continuée (ouvrages d'art et de science) et ceux qui sont d'un « service passager » (dictionnaire, lexicon). Formey suit donc les pas de La Mothe Le Vayer, lui-même en résonance avec d'autres personnages illustres à l'image de Naudé, et propose une bibliothèque « peu nombreuse » mais « choisie », déclinaison d'une conception éclectique de la bibliothèque. L'éclectisme de Formey s'adresse non pas aux savants, mais aux hommes de goût, un public profane mais instruit :

> Je ne m'ingère point à donner des avis aux savants ; ordinairement ils les reçoivent mal, et d'ailleurs ils seraient déplacés ici. Chacun d'eux ayant son objet, sa science favorite, son goût déjà formé, sait quels sont les livres qui peuvent lui être utiles ou agréables [...] Mais je crois pouvoir sans témérité offrir quelques secours, et quelques directions à un grand nombre de personnes, qui pleines de goût, et même d'ardeur pour les Belles-Lettres, ne savent comment satisfaire ces heureuses inclinations, tâtonnent, pour ainsi dire, dans le choix des livres qui leur conviennent, et prodiguent leur argent pour de mauvaises acquisitions, ou n'acquièrent rien dans la crainte de le prodiguer. [13]

La bibliothèque éclectique de Formey exprime donc une démarche reprenant bien l'acte fondateur de choisir, propre à tout éclectisme dès son origine, et visant une

11. Texte qui figure également dans La Mothe Le Vayer, *Œuvres complètes*, Paris, Louis Billaine, 1669, tome X, p. 106-117.

12. *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie*, Berlin, 1756, p. ix.

13. *ibid.*, p. 4-5.

dimension publique : s'adresser à tout homme instruit, curieux, sans préjugé et sujet, par ces qualités, à les vivre comme autant de défauts dès lors qu'il se retrouve dans le monde de l'érudition, avec ses codes, ses divisions, ses implicites. Formey s'adresse aux hommes et aux femmes de goût, ainsi mentionne-t-il « un Seigneur, une Dame, qui ont de l'esprit, du goût, des connaissances » [14]. Le goût – terme qui revient dans le corps de l'ouvrage – constitue donc l'élément principal de régulation du choix. Certes, et le XVIII^e siècle n'invente pas cette idée, l'éclectique est un homme sachant cultiver et manier le goût. On peut comprendre par ce terme une inclination faisant intervenir une certaine sensibilité rendue possible par une érudition égale : « Il faut connaître avant que d'aimer » [15]. Le goût est une disposition intellectuelle opérant une forme de tri (*krinein*) permettant d'évacuer rapidement tout ce qui, par sa nature, briserait une certaine harmonie. Aussi bien, Formey convie le lecteur à se procurer des ouvrages qui ne soient ni pléthoriques ni superficiels, équilibre délicat s'il en est. L'éclectisme est ici mis au service de la simplicité, de la lumière : accéder rapidement mais sûrement à une bonne intelligibilité des objets abordés. La constitution d'une telle bibliothèque relève d'une aventure intérieure : avoir du goût, dans ce contexte, c'est donc recourir à la connaissance des objets convoités autant qu'à la connaissance de soi. La bibliothèque progressivement constituée se fait le miroir de l'univers intellectuel propre à son propriétaire ; il doit se retrouver dans son organisation et dans ses contenus, comme si elle exprimait l'univers intérieur du sujet sous la forme de cette institution privée, de cet environnement quotidien. Mais, en un même mouvement, cette bibliothèque est une réduction du monde, au sens d'une restitution concentrée de celui-ci par le prisme du regard porté par son propriétaire. Comme le goût ne relève pas de la spontanéité, il convient de déterminer ce qui doit régler, orienter ce goût, et cela c'est le rôle du conseiller : « Enfin, je ne prétends pas que mon goût soit une règle sûre et infaillible. Mais au fond, je n'ai guère indiqué que des livres qui sont dans une possession déclarée des suffrages du public, et auxquels on ne peut contester un rang que je règle d'après les décisions les plus universelles et les plus respectables » [16]. Le propos reste général et trouvera sa matière explicite dans la liste des ouvrages proposés, lesquels ne doivent pas dépasser un volume général de six cents livres. Suit l'ensemble des rubriques [17]. La part belle est faite aux dictionnaires, aux ouvrages abordant leur objet d'un point de vue historique et aux ouvrages génériques. De telles productions apportent au lecteur une matière – matière brute dirait Montaigne [18] – lui permettant d'effectuer ses propres choix au sein de chacun des ouvrages consultés.

2.3 Éclectisme et encyclopédisme

Si l'éclectisme au XVIII^e siècle ne se réduit nullement à une bibliothèque concentrée et bien choisie, cette dernière constitue un point de départ, un repère en étant le lieu de l'éclectisme, son environnement, la possibilité d'en produire une expression

14. *ibid.*, p. 6.
15. *ibid.*
16. *ibid.*, p. 9.
17. I. Histoire sainte, Théologie et Histoire ecclésiastique, II. Philosophie, III. Belles-Lettres, IV. Journaux, V. Histoire, VI. Romans, VII. Poésie, VIII. Éloquence, IX. Morale et goût, X. Science militaire et Mathématiques, XI. Géographie et voyages, XII. Jurisprudence et Médecine.
18. Matière brute au sens où Montaigne évoque par exemple « la matière de l'Histoire nue et informe », *Essais*, livre second, chap. X, Des livres.

spatiale. Mais celle-ci ne vaut que par l'appréhension d'un esprit capable de distinguer, comparer, composer, rassembler en sortant des sentiers battus tracés par les écoles, les théories et doctrines qui font autorité. Denis Maricourt évoque l'encyclopédiste comme celui qui « a le privilège de transgresser les divisions du savoir » [19] ; encyclopédisme et éclectisme, en usant d'une liberté par rapport aux divisions institutionnelles ou traditionnelles, observeraient chacun à leur manière des logiques de transgression. Dans quelle mesure l'éclectisme constitue-t-il un matériau dans le développement des productions encyclopédistes ? Existe-t-il un chemin aisément repérable menant de l'un à l'autre ? Comment encyclopédisme et éclectisme se nourrissent-ils mutuellement ? Ces deux notions ne se situent pas sur le même plan, n'appréhendent pas les connaissances à partir des mêmes points de vue. L'éclectisme désigne une posture, exprime une démarche : comment agir face aux phénomènes ? Quelle décision prendre ? Quels choix ? L'encyclopédisme ne consiste pas à choisir, mais à rassembler. L'éclectique trie et remodèle à partir des sélections opérées, l'encyclopédiste rassemble et intègre. Le premier fait en quelque sorte son marché dans ce macrocosme qu'est le monde, le second transforme ce monde en microcosme. Les finalités ne sont pas identiques et pourtant les deux apparaissent associés en une destinée commune. L'une des dimensions de l'éclectisme est la disparité, la variété, la multiplicité, ce sans quoi l'idée même de choix s'apparente à un non-sens ; encyclopédisme et éclectisme offrent deux possibilités de réponse quand il s'impose de traiter cette multiplicité, de lui conférer un sens : choisir et rassembler, choisir ou rassembler. Mais ces deux notions ont un « adversaire » en commun, du moins au XVIII^{e} siècle : l'esprit de système ; elles ont un défi en commun mais nullement relevé de la même manière : comment organiser, rationaliser sans pour autant faire système au sens de retomber dans les ornières des systèmes anciens : « Ayez un système, j'y consens ; mais ne vous en laissez pas dominer » [20]. Le passeur entre ces deux notions, aspirant à relever leurs défis est l'auteur de l'article Eclectisme de *l'Encyclopédie*. Mais avant d'en venir aux enjeux de son texte, il importe d'examiner comment cet éclectisme philosophique évolue dans un espace bigarré et cosmopolite.

3 L'éclectisme : bigarrure et cosmopolitisme

3.1 L'éclectisme : une forme de bigarrure ?

Qu'est-ce que la bigarrure ? En quoi cette notion, sans être assimilable à l'éclectisme, en est une déclinaison et une composante ? Si « éclectique » et « éclectisme » font respectivement l'objet d'une définition dans l'*Encyclopédie*, le premier terme en médecine et le second en philosophie, si ce second terme est traité au travers d'un article conséquent et développé, « bigarrure » est envisagé de manière bien plus concise :

> BIGARRURE, DIVERSITÉ, VARIETÉ, DIFFÉRENCE (*Gramm.*) tous ces termes supposent pluralité de choses comparées entre elles. La *différence* suppose une comparaison de deux ou plusieurs choses, entre lesquelles on aperçoit des qualités communes à toutes, par lesquelles elles

19. D. Maricourt, *Figures de l'éclectisme dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle*, Honoré Champion, 2003L'exigence pluridisciplinaire des encyclopédistes p. 29.

20. Diderot, *Pensées philosophiques sur l'interprétation de la nature*, 27.

> conviennent, et des qualités particulières à chacune et même peut-être opposées, qui les distinguent. *Diversité*, marque assemblage ou succession d'êtres différents et considérés sans aucune liaison entre eux. Cet univers est peuplé d'êtres divers. *Variété*, se dit d'un assemblage d'êtres différents, mais considérés comme parties d'un tout, d'où leur différence chasse l'uniformité, en occasionnant sans cesse des perceptions nouvelles. Il règne entre les fleurs de ce parterre une belle *variété. Bigarrure* ne diffère de *variété*, que comme le bien et le mal ; et il se dit d'un assemblage d'êtres différents, mais considérés comme des parties d'un tout mal assorti et de mauvais goût. Quelle *différence* entre un homme et un autre homme ! Quelle *diversité* dans les goûts ! quelle *bigarrure* dans les ajustements ! [21]

Envisagée en une connotation légèrement péjorative, la bigarrure nous entraîne dans l'univers de l'accoutrement, de l'assortiment improbable ; elle voisine avec le mauvais goût, l'hybride, le monstrueux. La littérature du siècle prise le terme et on le retrouve dans des titres de périodiques à l'exemple des *Bigarrures philosophiques* de Charles-François Tiphaigne de La Roche. En s'appuyant sur cette dernière référence, la bigarrure serait la déclinaison onirique de la variété, ce qu'exprime cet auteur dans les premiers développements de son livre : « quand nous rêvons, nous imaginons mille choses qui ne ressemblent à rien, nous faisons des systèmes universels, nous entreprenons de tout expliquer ; et, plutôt que de rester court, nous donnons de l'intelligence à la poussière, et du raisonnement aux atomes » [22]. Le charme de la bigarrure réside justement dans cette part de rêverie, de songe : laisser la pensée déambuler laisser les idées nous surprendre. Un tel état d'esprit fait résonance avec l'auteur de la *Promenade du sceptique*, métaphore d'un mode d'écriture et d'un philosopher particuliers. Diderot y encourage une disposition intellectuelle par laquelle est mise en mouvement une forme d'errance de la pensée, vagabondage au cours duquel il peut arriver que l'on se surprenne soi-même. Au rebours de l'injonction rationaliste à chercher son orient dans la pensée [23], une telle promenade laisse la pensée construire un orient qui n'aurait nullement été fixé *a priori*. Si Diderot n'use pas, en tout cas de manière significative, du terme de bigarrure, elle est pourtant présente partout dans son œuvre, sous la forme de ces songes particulièrement exotiques, à l'exemple du *Rêve de d'Alembert*, où ce dernier, divaguant sur la nature (sensible ou inerte) de la matière, au milieu d'un épisode de fièvre, formulerait une authentique philosophie aux dires du médecin Bordeu venu l'examiner.

C'est aussi l'image d'une certaine bigarrure qu'offre la presse au travers de nombre de gazettes, à l'exemple de ce qui se fait dans le domaine médical. Complétant ou préparant ce qui se trouve ou bien se retrouve dans nombre d'ouvrages (traités, essais), la presse médicale agit comme un lieu dynamique permettant le foisonnement et la circulation des informations, des idées, découvertes et inventions. Dans son *Histoire de la presse médicale aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Laignel-Lavastine met en évidence une porosité entre les univers des Lumières et de l'illuminisme. Au sein de cette littérature souvent populaire mais à vocation scientifique, on trouve autant d'informations

21. vol. II, p. 247.
22. *Bigarrures philosophiques*, première partie, Amsterdam, 1759, p. 5.
23. En référence à *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ?*, Kant, 1786.

fantaisistes (comptes rendus de monstres qui n'ont jamais vu une seconde le jour, cas de grossesses masculines, etc.) que de comptes rendus d'expériences réelles et réellement utiles (comptes rendus d'inoculation de la petite vérole, de transfusions, etc.) [24]. Laignel-Lavastine évoque en conclusion de son ouvrage ce qui se présente comme un registre sensiblement bigarré, mais qui peut, en entrant dans les détails des revues, évoluer plutôt vers une appréhension éclectique des informations recueillies :

> Il ne faut pas oublier que, jusqu'au *Journal de Médecine* (1754), le lecteur de ces feuilles est n'importe qui, le grand public, comme le médecin. Aussi lui fournit-on ce qui peut flatter sa curiosité : les monstres, les ingestions d'objets disparates, les grossesses extraordinaires voire masculines, les phénomènes de la génération, quelques histoires scabreuses, etc. Des conseils thérapeutiques sont également donnés, souvent remèdes de bonnes femmes empruntés à quelque ecclésiastique ou dame de qualité. Le public d'ailleurs participe à la rédaction par ses demandes souvent saugrenues (*Gazette d'Epidaure*, *Gazette de Médecine*). Quelques questions sérieuses sont cependant traitées avec une prédilection pour les sciences exactes : l'anatomie, la botanique, la physique, la chimie que l'on ne sépare point de la médecine [25].

Il y aurait encore beaucoup à dire sur le caractère bigarré des observations recueillies par une myriade de revues, et sur l'esprit de bigarrure qui peut s'exprimer sous les formes du rêve et de la déambulation mentale. La bigarrure sied à l'éclectique, dans la mesure où elle consiste en un désordre d'informations et d'orientations théoriques au sein duquel il peut faire son choix. En ce sens, l'éclectisme apparaît comme une première forme de mise en ordre, de rationalisation d'une bigarrure originelle.

3.2 Le cosmopolitisme : une déclinaison spatiale de l'éclectisme ?

Autre terme récurrent dans les titres de périodiques : celui de cosmopolite ou cosmopolitain. À consulter l'*Encyclopédie*, le terme semble, au premier abord, relever d'une certaine frivolité, expédié en deux lignes : « COSMOPOLITAIN, *ou* COSMOPOLITE (*Gram. et Philosoph.*) On se sert quelquefois de ce nom en plaisantant, pour signifier *un homme qui n'a point de demeure fixe*, ou bien *un homme qui n'est étranger nulle part.* Il vient de κόσμος, *monde*, et πόλις, *ville.* Comme on demandait à un ancien philosophe d'où il était, il répondit : *Je suis Cosmopolite*, c'est-à-dire *citoyen de l'univers. Je préfère*, disait un autre, *ma famille à moi, ma patrie à ma famille, et le genre humain à ma patrie. Voyez* Philosophie » [26]. Cette dernière fait écho à un célèbre titre de Fougeret de Montbron, *Le cosmopolite ou le citoyen du monde* (1751), récit de voyage dans le monde, ode sceptique et pessimiste sur la nature humaine qui en vient à conclure, en peu de mots, que si ma patrie ne vaut pas grand-chose, pas grand-chose ne vaut ma patrie. Le cosmopolitisme de Fougeret de Montbron adopte un mélange de nostalgie (au sens de sentiment d'abandon de sa patrie et de désir

24. Exemple parmi bien d'autres : *Le progrès de la Médecine contenant un recueil de tout ce qui s'observe de singulier par rapport à la théorie et à la pratique, avec un jugement sur toute sorte d'ouvrages de physique : et de nouvelles explications des principaux phénomènes de la Nature*,

25. Laignel-Lavastine, *Histoire de la presse médicale aux XVII*^{e} *et XVIII*^{e} *siècles*, p. 42.

26. vol. IV, p. 297.

d'y retourner) et de scepticisme. Le début de l'article de *l'Encyclopédie*, reprenant à quelques mots près le *Dictionnaire de Trévoux*[27], évoque un contexte de plaisanterie, de badinage et de frivolité qui accompagnerait la caractérisation de cosmopolite ou cosmopolitain. Mais des enjeux plus sérieux se logent cependant dans les usages de ces deux termes. La revendication de cosmopolite est risquée en une période où se cristallisent des points de conflit autour des notions de patrie ou encore de nation, ce qui se trouvera considérablement aiguisé, comme on le sait, avec la Révolution française. La question peut être posée, avec l'historien Jean-René Suratteau : « Qui est cosmopolite ? Les hommes des « élites » ou des « intellectuels » baptisés souvent « philosophes », ceux qui pensent, ceux qui écrivent et qui ont ainsi transmis leurs pensées, leurs idées, leur idéologie par l'écrit » [28].

Ce qui rapproche démarches cosmopolite et éclectique ressortit d'une dynamique précédemment évoquée : un décentrement de la pensée. Le cosmopolite serait celui qui n'évolue pas intellectuellement à partir d'un point fixe mais qui pense à partir de référentiels mobiles. Il est, dans ce contexte, loisible de mettre en résonance cosmopolitisme et relativisme, au sens où ce dernier terme connaît un ascendant efficient dans différentes anthropologies, à l'exemple de celle qu'élabore Diderot dès la *Lettre sur les aveugles* et qu'on retrouve dans le « Supplément » en particulier concernant ce qui doit fonder une morale, ce que constate en d'autres termes Yvon Belaval : « Rien d'absolu dans la morale, de quelque point de vue qu'on se place » [29].

La proximité entre cosmopolitisme et éclectisme n'est pas tant de nature théorique et conceptuelle que comportementale : une certaine posture, une manière d'être dans le monde. Denis Maricourt établit une résonnance entre éclectisme, cosmopolitisme et disposition à vivre l'aventure, disposition spatiale et mentale dans la mesure où l'aventure n'appelle pas nécessairement le lointain : « Vivre au gré de la variété du monde et des sentiments, c'est donc mettre sa sensibilité à l'épreuve de la disparate, évaluer sa capacité à épouser sans dommages les multiples formes qu'adopte une existence prodigue d'expériences » [30].

4 L'éclectisme philosophique : usages de l'histoire, usages des sciences

L'histoire de l'éclectisme, comme cela fut souligné dès l'introduction, est discontinue et récurrente [31]. Plusieurs périodes peuvent être distinguées faisant renaître une certaine forme d'éclectisme : l'Antiquité autour de l'École d'Alexandrie, le XVIII[e] siècle et le siècle suivant où particulièrement en médecine et en philosophie l'éclectisme dessine autant de lignes de tension entre courants. L'idée d'une renaissance de l'éclectisme au XVIII[e] siècle est déjà soulignée par un historien de la philosophie qui fait autorité,

27. « On dit quelquefois ce mot en badinant, pour signifier un homme qui n'a point de demeure fixe, ou bien un homme qui nulle part n'est étranger », 1771, reprise de la définition de l'édition de 1721, vol. II, p. 941.

28. J.R. Suratteau, « Cosmopolitisme et patriotisme au siècle des Lumières », *Annales historiques de la Révolution française*, année 1983, 253, p. 388.

29. *Études sur Diderot*, Paris, PUF, 2003, p. 15

30. D. Maricourt, *Figures de l'éclectisme dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle*, Honoré Champion, 2003, II. Vivre au gré de la variété du monde et des sentiments (l'aventurier), p. 188.

31. C.f. référence à Pierre Hadot dans l'*Encyclopédie universalis*.

Jacob Brücker et son *Histoire critique de la philosophie* (1742). Le chapitre I, par le titre et le début du texte, évoque deux fois l'idée d'une renaissance. Le titre « *De causis et occasione resuscitandi philosophiam eclecticam* » propose d'étudier les raisons d'une résurrection de la philosophie éclectique ; la première phrase du texte comprend le participe « *renascentibus* » où l'on trouve donc l'idée d'une renaissance. Un des enjeux historique et philosophique de la place de l'éclectisme au cours de ce siècle consiste justement à se demander quel éclectisme (re)voit le jour ; il est d'ores et déjà possible d'énoncer à quel point il serait réducteur de n'y voir qu'un reliquat d'une philosophie ancienne ; la césure entre tradition et modernité qui traverse le champ des savoirs et dont, notamment, l'*Encyclopédie* se fait le réceptacle dynamique, concerne aussi le statut de l'éclectisme. La lecture attentive à laquelle procède Diderot concernant le texte de Brücker a été attestée par philosophes et historiens [32]. La reprise de Diderot, loin de se contenter de recopier, n'hésite pas à infléchir un récit de l'éclectisme qui s'avère être une reconstitution plutôt qu'une restitution. Le récit de Diderot est loin de faire l'unanimité, comme en témoigne la virulente réponse de Guillaume Maleville avec son *Histoire critique de l'éclectisme ou des nouveaux platoniciens* (1766).

4.1 Le manifeste éclectique de Diderot : une histoire sur mesure

Le texte de Diderot se constitue, pour rappeler Brücker, comme une histoire critique de l'éclectisme, une histoire sur mesure pour dégager un éclectisme renouvelé. Il commence par décrire ce qu'est une attitude éclectique, en l'opposant à celle du sectaire. Ce début constitue le véritable centre nerveux de l'article supportant toute l'épine dorsale qui en est la suite. Les mots de Maricourt rendent bien ce *tempo* de départ, en notant qu'il « s'ouvre sur une longue phrase qui jette d'un seul souffle tous les épisodes qui racontent la quête de la vérité. Diderot étale le paradigme du « philosophe », il énumère les parties de sa méthode et prend en charge personnellement la formulation de la définition » [33]. Après avoir évoqué une certaine sympathie objective entre éclectique et sceptique sans toutefois les confondre, Diderot prend soin de distinguer entre éclectisme et syncrétisme, lequel, encore trop sectaire, serait à peine le vestibule de l'éclectisme, un passage, une adolescence avant la maturité. Cohérence et méthodisme imprègnent la démarche de l'éclectique, laquelle ne saurait s'apparenter à un simple consentement au hasard. Cette évocation du méthodisme comme composante de l'éclectisme va jusqu'à faire de Descartes, « parmi les modernes », « un grand éclectique ». Après ces premières déterminations, Diderot procède à une évocation historique de l'éclectisme. Cette philosophie se développant à l'époque de l'apogée et du déclin de l'École d'Alexandrie, évoluant avec les premiers pas de l'ère chrétienne, Diderot en produit une histoire thétique qui fera l'objet de véhémentes objections : l'histoire de l'éclectisme serait celle d'une corruption progressive, une ruse perverse faisant d'une posture raisonnable le fondement d'une dynamique vicieuse, générant autant de superstitions et d'incohérences. Ce développement axé sur l'histoire se compose de deux parties : le *Tableau général de la philosophie éclectique*

32. « Diderot s'était probablement résolu à écrire « Éclectisme » en copiant généreusement la version de l'historien allemand (près de deux tiers de l'article sont issus directement de Brücker) », D. Maricourt, *op. cit.*, p. 15. Cf. aussi Georges Benrekassa, « Diderot historien de la philosophie : le moment de l'article "Eclectisme" », ENCCRE, novembre 2018.

33. Maricourt, *op. cit.*, p. 16-17.

restituant le contexte philosophique et culturel d'une émergence de l'éclectisme, et l'*Histoire de l'Éclectisme* évoquant les principales figures auxquelles on attribue la paternité de ce courant, principalement Potamon et Ammonius Saccas. [34] Le tableau général renvoie aux grandes philosophies de l'Antiquité – Platon et Aristote – dans la mesure où les premiers éclectiques ont exprimé le souci de revenir à ces sources pour composer leur propre orientation ; l'histoire met en avant les deux figures mentionnées et, particulièrement, celle d'Ammonius laquelle reste sujette à ambiguïtés : quel rapport nourrit-il au christianisme ? D'autres personnages suivent avec Jamblique, Edesius, sans oublier le troublant exemple d'Hypatie, unique femme connue pour avoir joué un rôle majeur, notamment dans l'enseignement des sciences au sein de l'École d'Alexandrie, et qui finira sauvagement assassinée dans le contexte des premières manifestations fanatiques liées au christianisme. La première renaissance de l'éclectisme date du XVI^e siècle, partie de l'article convoquant Bacon. La suite se fait plus théorique en distinguant deux éclectismes : expérimental et systématique, distinction qui concerne immédiatement notre auteur, en une résonance qui mériterait d'être approfondie avec ses *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Mais l'époque est encore porteuse de facteurs hypothéquant une vraie diffusion de l'éclectisme, parmi eux l'intolérance et la superstition. Le développement se termine sur une préconisation ou plutôt un vœu : étendre l'éclectisme au-delà de la philosophie et, pourquoi ne pas créer une « Académie » des éclectiques ? Enfin, l'article liste les points relatifs aux principales philosophies éclectiques de l'Antiquité, non sans quelques accents critiques.

4.2 L'éclectisme : enjeu conflictuel entre philosophie et religion

Nous retrouvons l'enthousiasme dont est coutumier le directeur de l'*Encyclopédie* lorsqu'une occasion est trouvée de pourfendre les dogmatismes et les arguments d'autorité. Un article à part entière mérite d'être consacré à ce seul texte, ce qui n'est pas notre choix ici. Un des points conflictuels de l'article réside dans la reconstitution de l'itinéraire de certaines figures de l'éclectisme, à l'exemple d'Ammonius Saccas. Il ne se dépare pas d'une ambiguïté rencontrée par les historiens : il semble y avoir eu au moins deux Ammonius, dont on aurait à souhait confondu les destinées. Diderot retrace en quelques mots le tableau de ce penseur qui fut notamment l'instructeur de Plotin :

> Ammonius Saccas disciple et successeur de Potamon, était d'Alexandrie. Il professa la philosophie éclectique sous le règne de l'empereur Commode. Son éducation fut chrétienne ; mais un goût décidé pour la philosophie régnante, ne tarda pas à l'entraîner dans les écoles du paganisme. À peine eut-il reçu les premières leçons d'*Éclectisme*, qu'il sentit qu'une religion telle que la sienne, était incompatible avec ce système. En effet, le Christianisme ne souffre aucune exception. Rejeter un de ses dogmes, c'est n'en admettre aucun. Ammonius apostasia, et revint à la religion autorisée par les lois, ce qu'ils appelaient τὴν κατὰ νόμος πολιτείαν, c'est-à-dire qu'à par-

34. Plusieurs articles ont proposé une analyse conséquente des enjeux philosophiques propres à ce texte de Diderot ; nous pensons particulièrement à l'article « Éclectisme » écrit par Georges Benrekassa (*op. cit.*), et antérieurement, à un autre texte écrit par Paolo Casini, « Diderot et le portrait du philosophe éclectique », *Revue internationale de philosophie* 38, n° 148/149 (1984).

> ler exactement il n'en avait point ; car celui à qui l'on demande *quelle est sa religion*, et qui répond, *la religion du prince*, se montre plus courtisan que religieux. [35]

Selon Diderot, Ammonius aurait donc renoncé à embrasser la religion chrétienne, à l'issue d'un conflit entre éclectisme et religion. Cette histoire est jugée fantaisiste par les contradicteurs de Diderot et, parmi eux, Guillaume Maleville, qui trouve ici l'occasion de torpiller le texte de Diderot et sa source principale, Brücker. Si l'éclectisme a joué quelque rôle positif, ce serait, au rebours de ce qu'en écrit l'encyclopédiste, parce qu'il aurait amené naturellement à la religion chrétienne, comme une sorte de pont entre platonisme, aristotélisme et christianisme. La critique de Maleville est sans appel à l'encontre de l'encyclopédiste :

> Les événements qui déposent pour la Divinité du Christianisme sont odieux à l'Encyclopédiste. S'il ne peut les réfuter par des raisons solides, il les tourne en ridicule, il en élude les conséquences, il insinue que les Païens avaient aussi des miracles pour établir le culte de leurs idoles, il voudrait faire croire que les miracles du Paganisme n'avaient guère moins d'authenticité que les nôtres. On sera convaincu, si on ne l'est déjà, que telles sont les vues de l'Encyclopédiste. ll n'est guère que le Copiste de M Brucker, écrivain amoureux de ses systèmes, et fort attentif à faire prévaloir les sentiments opposés à ceux de l'Église : mais du moins M. Brucker, sincèrement persuadé de la Religion, ne l'attaque ni directement ni indirectement : au lieu que'l'Encyclopédiste ne paraît occupé qu'à lancer quelque trait contre elle, ricn de ce qui y a rapport, ne passe par ses mains, qu'il ne le gâte par ses déguisements, et des marques visibles de malignité ; ce sont, des ironies amères contre le Christianisme, des objections contre les preuves dont on se sert pour l'établir, des difficultés contre ses dogmes et sa morale. [36]

Il est symptomatique du caractère nodal et conflictuel relatif au statut et aux usages de l'éclectisme en ce milieu de XVIII^{e} siècle, que l'article de Diderot, compris comme un manifeste anti-chrétien par certains, fasse l'objet d'un ouvrage à part entière, à l'exemple de celui de Maleville. Ce dernier a, en quelque sorte, percé à jour le dessein de l'auteur. Cet article fait de l'éclectisme un laboratoire pour la mise en œuvre d'une philosophie expérimentale, celle qui trouve à s'épanouir dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* puis dans le *Rêve de d'Alembert* pour ne citer que ces deux moments emblématiques de son cheminement. C'est encore l'analyse de Denis Maricourt que nous rejoignons volontiers pour identifier l'éclectisme diderotien, lequel

> semblait mettre un terme à cette union naturelle entre philosophie et théologie en proposant une nouvelle théorie de la connaissance fondée sur la nécessité de progresser dans le champ du savoir, de ne jamais tenir pour universelle une proposition qui ne fut pas attestée par la raison. Diderot recherchait donc une méthode expérimentale qui fut capable d'affronter

35. vol. V, p. 274.

36. Guillaume Maleville (abbé), *Histoire critique de l'éclectisme ou des nouveaux platoniciens*, vol. I, 1766, préface, p. xxxviii-xxxix.

> la diversité des connaissances et la figure de l'éclectique représentait le « modèle idéal » du philosophe débarrassé de toute théologie naturelle, la « vérole de la théologie » disait Voltaire, qui privilégiait l'expérience de la révélation contre la raison. [37]

En effet, cette élaboration d'une philosophie expérimentale convoquant l'éclectisme comme un préservatif contre l'emprise dogmatique et inhibante de nombreux systèmes, pose les jalons d'un scandale absolu pour un Maleville, autrement dit pour tous les défenseurs d'une prérogative de la religion sur les savoirs : la possibilité d'une anthropologie matérialiste.

L'éclectisme du XVIII[e] siècle présente donc le visage d'un kaléidoscope, figure aux mille visages. Adoptant le profil de la bigarrure dans les modalités de diffusion des écrits, celui du cosmopolitisme dans le décentrement des perceptions du monde, de la critique des systèmes en convoquant les sources historiques de l'éclectisme, cette notion se montre donc rétive à toute réduction conceptuelle, ce qui en fait en même temps une énigme et une actualité résolument vivante. L'éclectisme constitue un prisme toujours pertinent pour appréhender une période de l'histoire de la philosophie et des savoirs aussi complexe que féconde.

37. *op. cit.*, p. 21.